

Le retour à Rostand

Par Jean-Marie Apostolidès, romancier, essayiste, biographe, auteur dramatique, metteur en scène et professeur de littérature à l'université de Standfort, USA.

Depuis un quart de siècle environ, on assiste à un *retour à Rostand*. Après tant d'années où il fut risqué de mentionner son nom si l'on souhaitait afficher une réputation intellectuelle *sérieuse*, le vent tourne. Je ne dis pas que l'auteur de *Cyrano* est redevenu l'objet de la ferveur populaire, comme de son vivant, mais on parle de lui dans les officines universitaires et théâtrales. Mieux, on l'édite en poche, on le cite, on le commente, on approche son œuvre de façon complexe sans encourir d'anathèmes. Un jour viendra où il sera glorieux d'écrire un bon livre sur lui, comme s'il s'agissait d'un Camus ou d'un Sartre.

Un tel retournement de situation me réjouit. J'y vois le signe d'une plus grande tolérance dans le domaine des études littéraires. Car Rostand ne méritait pas l'ostracisme dont firent preuve à son égard, pendant plus d'un demi-siècle, les intellectuels en place. Il fut trop vite classé parmi les auteurs cocardiers, ou les romantiques attardés, sans doute pour mieux s'en débarrasser. Peut-être lui a-t-on fait payer le triomphe de *Cyrano*, et la gloire soudaine qui s'abattit sur lui à l'âge de vingt-neuf ans ? Mais aujourd'hui, qui se souvient, en dehors des érudits, des multiples rappels des spectateurs enthousiasmés le soir de la générale de *Cyrano* ? Comme soulignait son fils Jean, des années après la mort de notre auteur : « La gloire de mon père, aujourd'hui on

ne peut l'imaginer. On ne se rend plus compte de ce qu'a été la célébrité de mon père. C'était une sorte de fétichisme¹. »

Un des premiers signes du retour à Rostand fut la biographie de Caroline de Margerie, parue à l'occasion du centenaire de *Cyrano*². Outre le fait qu'elle est écrite d'une plume alerte, multipliant les bonheurs de style, elle est fondée sur un minutieux travail d'archive que l'auteure ne met pas en avant, mais qu'on devine sous chacune de ses affirmations. Les travaux ultérieurs s'appuient souvent sur cette biographie, car elle est fiable, intelligente et menée au galop, je veux dire sans longueurs. En un mot, il s'agit d'une excellente introduction à la vie et à l'œuvre d'Edmond Rostand, qui ne cache rien des côtés sombres du poète, tout en célébrant ses dons et ses trouvailles.

Sans ignorer le travail de ses prédécesseurs, le volume de Thomas Sertillanges, aujourd'hui en librairie, prend une direction différente³. Changement de cap. Nous sommes ici en face d'un connaisseur, je dirais même plus d'un amateur de Rostand et de *Cyrano*, amateur dans le sens le plus noble du terme. Sertillanges aime à la fois l'homme et son œuvre la plus fameuse, au point d'être devenu une sorte de *collectionneur* de tout ce qui s'y rapporte, de près comme de loin. La collection, c'est sa façon de maîtriser un sujet. Sa biographie de Rostand ne s'oppose pas à celle de Margerie, elle est complémentaire. Elle fourmille de détails, tous vérifiés à bonne source, d'anecdotes savoureuses, appuyées chaque fois sur des documents visuels qu'il a mis des années à rassembler. On découvre avec lui Rostand dans sa

¹ . Jean Rostand, cité par Marcel Migeo, *Les Rostand*, Paris, Stock, 1973, pp. 34-35.

² . Caroline de Margerie, *Edmond Rostand ou le baiser de la gloire*, Paris, Grasset, 1997.

³ . Thomas Sertillanges, *Edmond Rostand, les couleurs du panache*, Anglet, Éditions Atlantica, 2020

famille, dans son décor – que ce soit Marseille, Paris ou Cambo-les-Bains – et surtout dans son contexte culturel.

La documentation est impressionnante. Sertillanges connaît tout, depuis les ancêtres originaires d'Orgon jusqu'aux travaux volontairement discrets de François Rostand, avec qui s'éteint la lignée directe d'Edmond. Les Rostand forment un groupe, une tribu, au point peut-être de noyer l'individualité de chaque membre dans une identité de groupe. Ils ne relèvent pas seulement d'une classe sociale, la bourgeoisie, mais également d'un clan, d'une tribu qui a conscience d'avoir à remplir une mission auprès de ceux qui sont moins favorisés. Dans cette lumière, une compréhension totale de Rostand implique de prendre en compte les proches de l'auteur : Rosemonde Gérard et les deux fils, Maurice et Jean Rostand. Ce sont sans doute des témoins partiels mais ils apportent un éclairage différent permettant de saisir le contexte concret d'une création.

Tout en ouvrant de nombreuses pistes de recherche, Thomas Sertillanges partage généreusement son savoir sans imposer d'interprétation trop stricte au lecteur, qu'elle soit interprétation littéraire, sociologique ou psychiatrique. Il ne prétend pas concurrencer la démarche universitaire, il veut d'abord nous faire sentir l'impact qu'ont eu l'homme Rostand et l'œuvre sur les contemporains de la Belle Époque. À nous d'en tirer les conclusions pour le temps présent.

Ce livre vient à son heure, bien écrit, bien présenté, d'une lecture aussi agréable qu'enrichissante. Il est accompagné d'une documentation d'une telle richesse qu'on se trouve presque devant un *musée* ouvert à la contemplation du lecteur. En un mot, il s'agit d'un bouquin à mettre

« entre toutes les mains dignes de ce nom », pour parler comme Alphonse Allais, un contemporain et un ami d'Edmond.

Autre signe de ce retour à Rostand, la thèse récente – elle date de 2018 – de Clémence Caritté, consacrée uniquement à la pièce *Cyrano de Bergerac*. Elle est intitulée *Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand. Une pièce «mythique» au cœur de l'atmosphère fin de siècle*. Cette thèse fut soutenue en Sorbonne le 3 décembre 2018, devant un jury composé d'Olivier Goetz, Guy Ducrey et Hélène Laplace-Claverie, sous la présidence de Florence Naugrette, sans doute la personne qui connaît aujourd'hui le mieux le théâtre français du XIXe siècle. La directrice de thèse de Caritté était Sophie Basch, grande spécialiste de l'orientalisme littéraire. Qu'on ne s'y trompe pas, on se trouve ici devant un travail monumental, peut-être la recherche la plus approfondie jamais consacrée au chef-d'œuvre de Rostand. Le tapuscrit fait de plus de 1200 pages. Caritté a consacré des années à cette thèse, ne négligeant aucun aspect de l'œuvre en question : elle interroge les sources, la genèse, la réception de la pièce, son impact sur le public, ouvrant la porte à de nouvelles recherches sur les autres œuvres de Rostand ou celles de ses contemporains. Si sa méthodologie est avant tout littéraire, elle ne se prive pas de considérations historiques ou sociologiques : il en va ainsi lorsqu'elle met en évidence le rapport entre le public et les critiques professionnels. La pièce de Rostand parvint au statut d'œuvre-culte peu à peu, en particulier pendant la Première Guerre mondiale où elle fut appréciée par les pious-pious envoyés au casse-pipe et leur servit d'étendard. Quant aux critiques professionnels, pris en quelque sorte dans le tsunami de la réception enthousiaste de *Cyrano*, ils durent peu ou prou ajuster leur voix à celle de la *vox populi* pour ne pas être submergés par la vague du rostandisme. Et ceci, au détriment d'une

analyse plus approfondie de la pièce. Sur le long terme, cela eut pour conséquence le dédain mentionné plus haut d'une majorité d'intellectuels qui ne voyaient dans cette œuvre qu'un chiffon patriotique et franchouillard. Ce qu'elle n'est pas, ou pas seulement, ça va sans dire.

En ce qui concerne les sources de la pièce, les influences reçues par Rostand, les formes littéraires qu'il a utilisées, et qui ne sauraient se réduire à un retour nostalgique vers un romantisme défunt, tout serait à citer, tant le travail de Caritté est clair, minutieux, et son érudition époustouflante. Pour ma part, j'ai beaucoup aimé les rapprochements qu'elle fait avec les contes de fées, sans doute parce que j'avais négligé cet aspect dans un précédent ouvrage consacré à *Cyrano*⁴. Mais chaque lecteur trouvera de quoi assouvir sa faim dans cette thèse qui ne demande qu'un éditeur pour se faire connaître à un public plus large que les *happy few* qui l'ont eue entre les mains.

Les travaux de Sertillanges et de Caritté ne sont que deux exemples, mais marquants, du retour à Rostand que d'autres percevront à travers d'autres signes. Ces recherches, ces fictions même à partir de la vie d'Edmond ou de son œuvre, ne s'opposent pas les unes aux autres, elles sont complémentaires. Il ne s'agit pas comme jadis de créer une unanimité autour de Rostand mais au contraire de le faire apparaître dans sa richesse et dans sa complexité.

Je voudrais compléter ce bref commentaire en signalant, parmi les manifestations les plus importantes du retour à Rostand, la

⁴ . J.-M. Apostolidès, *Cyrano, qui fut tout et qui ne fut rien*, Paris-Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2006.

publication du *Gant rouge*, pièce écrite à vingt ans avec la collaboration d'Henry Lee, et jouée en 1888 au théâtre Cluny. Cette œuvrette inédite paraît dans une superbe édition avec les *Lettres à sa fiancée*⁵. Il s'agit de la correspondance entre Rostand et Rosemonde Gérard qui couvre une partie de l'année 1888, alors qu'ils étaient fiancés. Elle est éditée par Michel Forrier et Olivier Goetz. Ce dernier accompagne le volume d'une introduction toute en nuances, qui montre un Rostand mal dans sa peau, cherchant à compenser ses angoisses en projetant sur Rosemonde une image qui marquera en profondeur la vie de leur couple.

On le voit, les travaux sur l'auteur de *Cyrano*, loin d'être à bout de souffle, ne font peut-être que débiter. En effet, différentes pistes de lectures ont été ouvertes depuis vingt ans – je suis loin de les avoir toutes mentionnées ici –, les amateurs et les théâtres n'ont plus qu'à les emprunter, ou bien à en créer d'autres, selon leur tempérament.

Qu'on me permette enfin quelques suggestions en guise de conclusion. L'une consisterait à reprendre le chemin d'Odette Lutgen qui, en 1965, avait publié un travail innovateur sur la tribu Rostand⁶. Loin de considérer Edmond dans sa singularité, on pourrait le lire à travers ceux qui l'ont précédé, en particulier à travers les œuvres de son père, Eugène Rostand, et pas seulement les poèmes de ce dernier mais ses œuvres sociologiques. De plus, on pourrait également lire Edmond à travers l'œuvre de ceux qui l'accompagnent et de ceux qui le suivent, Rosemonde Gérard d'abord, trop souvent négligée, puis Maurice Rostand et son frère Jean, témoins indispensables. On pourrait même

⁵ . Edmond Rostand, *Lettres à sa fiancée (1888). Correspondance inédite*, édition de Michel Forrier & Olivier Goetz, Paris, Nicolas Malais, 2009.

⁶ . Odette Lutgen, *De père en fils, Edmond et Jean Rostand, psychobiographie, 1679-1964*, Paris-Genève, La Palatine, 1965.

leur ajouter le petit-fils, François Rostand, sur qui a également pesé l'ombre glorieuse du grand-père. Il reste tant de choses à découvrir, soit dans le sillage des hypothèses audacieuses d'Odette Lutgen, soit dans une autre direction.

Enfin, la piste rarement explorée de la psychiatrie permet d'espérer qu'un jour un travail neuf sur Edmond Rostand conduira à lire autrement ses œuvres, même les pièces apparemment mineures ou les ébauches abandonnées en cours de route. Je fais ici référence à ce qu'on peut décrire comme la structure bipolaire du psychisme de l'auteur de *Cyrano*. Le docteur Roger Lyet avait identifié en 1949 la maladie d'Edmond comme étant une psychose maniaco-dépressive⁷. C'était, je crois, le bon diagnostic, la notion de neurasthénie parfois utilisée pour décrire son état ne menant qu'à des impasses⁸. Lyet n'a pas eu accès aux documents que nous possédons aujourd'hui, en particulier les indispensables *Lettres à sa fiancée*. En conséquence, en suivant les indications de Pierre Apestéguy⁹, il fait remonter la dépression de Rostand à l'année 1891, plus précisément au séjour à Pougues : le jeune auteur vient de confier le manuscrit des *Romanesques* à de Féraudy, il attend anxieusement un signe de sa part, en proie aux angoisses et aux délectations moroses. Cette date de 1891 est bien tardive alors que les signes dépressifs abondent dans les lettres de 1888, et que la structure bipolaire du psychisme de Rostand apparaît d'une façon évidente dans l'œuvre précédente, *Les deux Pierrots ou le souper blanc*, sinon même

⁷ . Roger Lyet, *Le Style et la psychose maniaco-dépressive (Edmond Rostand)*, Thèse pour le doctorat en médecine, soutenue publiquement le 8 juin 1949 à la Faculté de Médecine de Paris, sous la présidence du professeur Jean Delay, et dirigée par le docteur Jean Fretet, médecin des hôpitaux psychiatriques.

⁸ . Tel est le cas, à mon avis, de l'article de Géraldine Vogel, «Neurasthénie et maladie du siècle : le cas Edmond Rostand», in *Dire les Maux. Littérature et maladie*, sous la direction de Pascale Antolin et Marie-Lise Paoli, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2015, pp. 39-55.

⁹ . Pierre Apestéguy, *La Vie profonde de Edmond Rostand*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1929.

dès l'adolescence. La pièce en un acte des *Pierrots* met en scène, sous le double masque de Pierrot, un seul et même personnage, Rostand lui-même. Il est face à une Rosemonde-Colombine qui lui sert de miroir. Pierrot qui rit représente la phase maniaque, tandis que Pierrot qui pleure incarne la phase dépressive : Rostand a-t-il plus besoin de Rosemonde lorsqu'il est en phase maniaque ou bien en phase dépressive? Lequel des deux Pierrots Colombine va-t-elle choisir pour époux, le triste ou le rieur, et pour quelle raison? Quelle est la fonction du narcissisme dans cette dynamique dont on retrouvera certaines caractéristiques dans le chef-d'œuvre de 1897 ?¹⁰

On le voit, en reprenant minutieusement l'enquête et le diagnostic du docteur Lyet, on pourra renouveler notre compréhension de la vie et des œuvres d'Edmond Rostand, tout en gardant en tête que cette approche n'est qu'un moyen parmi d'autres permettant de nous réapproprier le fantôme de cet auteur et de se mettre à l'écoute de ce qu'il peut encore nous dire au XXI^e siècle.

© Jean-Marie Apostolidès, 2020.

¹⁰ . Areti Spyropoulou, «*Cyrano de Bergerac* : The Adventures of Narcissism in Edmond Rostand's Heroic Comedy in Verse», in *American Imago*, Vol. 71, n°3 (Fall 2014), pp. 337-349. Published by The Johns Hopkins University Press..